

nous deux ensemble, sommes amoureux : moi, j'aime Alcibiade, fils de Clinias⁷⁵, et la philosophie ; toi, tu aimes Démos, le peuple d'Athènes, et le fils de Pyrilampe⁷⁶.

Or, je me rends bien compte que toi, tu as beau être un malin, à chaque fois que l'occasion s'en présente, tu n'es jamais capable de contredire celui que tu aimes quand il dit ceci ou cela, ^e et tu te laisses entraîner de tous les côtés à la fois. A l'Assemblée, si tu dis quelque chose, et si Démos d'Athènes, lui, ne parle pas comme toi, tu changes d'avis et tu finis par dire tout ce que Démos d'Athènes veut que tu dises⁷⁷. En face du jeune et beau Démos, fils de Pyrilampe, tu te comportes de la même façon. Car tu es incapable de t'opposer aux volontés et aux déclarations de ton bien-aimé. Si quelqu'un entendait ce que parfois tu es amené à dire pour plaire à tes amours, il s'en étonnerait et trouverait cela bizarre, mais si toi, tu voulais avouer à cet homme la vérité, tu lui dirais sans doute que, tant qu'on n'empêchera pas ton bien-aimé de dire ce qu'il dit, ^a on ne pourra pas non plus l'empêcher de dire comme lui.

Mais comprends bien que c'est pareil pour moi, et qu'il te faut m'entendre répéter ce que disent mes amours. Ne soit donc pas étonné de ce que je dis, ou sinon, fais que la philosophie, ma bien-aimée, soit elle aussi empêchée de parler. Car tout ce que tu m'entends dire, mon cher ami, c'est toujours elle qui me le fait dire, et elle est beaucoup moins inconstante que mon autre amour. Le fils de Clinias, lui, dit tantôt une chose, tantôt une autre, mais la philosophie dit toujours la même chose ; et justement, ces phrases qui maintenant t'étonnent, ^b c'est la philosophie qui les fait prononcer — tu étais bien là, en personne, quand elle a parlé. C'est donc la philosophie, je le répète, que tu vas réfuter : tu vas montrer contre elle que commettre l'injustice et ne pas être puni quand on a mal agi ne sont pas les pires des maux. Mais si tu y renonces, Callicles, et ne réfutes pas sa thèse, par le

Chien, dieu des Égyptiens⁷⁸, Callicles ne sera pas d'accord avec toi, et pour le reste de ta vie, tu seras mal accordé à toi-même. Pour moi, je considère, excellent homme, qu'il vaut mieux jouer faux sur une lyre mal accordée, mal diriger le cœur que je pourrais diriger⁷⁹, ^c ne pas être d'accord avec la plupart des gens et dire le contraire de ce qu'ils disent — oui, tout cela, plutôt que d'être, moi tout seul, mal accordé avec moi-même et de contredire mes propres principes.

X CALLICLES

Socrate, tu m'as l'air d'un jeune chien fou, tu parles comme si tu étais en train d'haranguer le peuple entier⁸⁰. Mais à propos, pourquoï nous fais-tu cette harangue ? Parce que Polos a éprouvé la même gêne qu'il a accusé Gorgias de ressentir face à toi. En effet, Polos a dit en substance que Gorgias, auquel tu demandais s'il enseignerait le sens de la justice à l'élève qui, venant le trouver pour apprendre la rhétorique, ignorerait encore ce qu'est le juste — ^d parce que Gorgias, donc, a eu honte de répondre non, et qu'il a affirmé, pour se conformer aux règles de la société humaine, qu'il l'enseignerait en effet : il devait craindre qu'on ne fût indigné de sa réponse s'il avait dit le contraire... Et c'est à cause de l'acquiescement que Gorgias t'a donné qu'il a été forcé de se contredire — voilà ce qui te fait plaisir ! Là, Polos s'est bien moqué de toi, et à juste titre, je pense !

Seulement, maintenant, voilà qu'il éprouve lui aussi la même gêne. Et moi, je n'aime pas beaucoup ce qu'a fait Polos quand il t'a concédé que commettre l'injustice est plus vilain que la subir. En fait, ^e dès qu'il t'a accordé cela, tu l'as fait s'empêtrer dans ce qu'il disait et tu lui as cloué le bec⁸¹ ; tout cela, parce qu'il a eu honte de dire ce qu'il pensait. Mais, tu sais, Socrate, réellement, ces questions que tu rabâches, ce sont des inepties, des chevilles d'orateur populaire — oui, toi

PLATON

qui prétends rechercher la vérité ! — pour faire passer que le beau est beau selon la loi, et pas selon la nature.

Nature et loi, le plus souvent, se contredisent ⁸². Donc, bien sûr, si l'on a honte, ^a si l'on n'ose pas dire ce qu'on pense, on est forcé de se contredire. Voilà, c'est cela, le truc que tu as fini par comprendre, et tu t'en sers avec mauvaise foi dans les discussions. Si quelqu'un parle de ce qui est conforme à la loi, tu l'interroges sans qu'il le voie sur ce qui est conforme à la nature, et s'il te parle de la nature, tu l'amènes à te répondre sur la loi. C'est ce qui s'est passé tout à l'heure, quand vous parliez de commettre l'injustice et de la subir, Polos te disait qu'il était plus vilain de la commettre en se référant à la loi, et tu t'es mis à harceler ce qu'il disait comme s'il l'avait dit par rapport à la nature ⁸³ ! En effet, dans l'ordre de la nature, le plus vilain est aussi le plus mauvais : c'est subir l'injustice ; en revanche, selon la loi, le plus laid, c'est la commettre. ^b L'homme qui se trouve dans la situation de devoir subir l'injustice n'est pas un homme, c'est un esclave, pour qui mourir est mieux que vivre s'il n'est même pas capable de se porter assistance à lui-même, ou aux êtres qui lui sont chers, quand on lui fait un tort injuste et qu'on l'outrage. Certes, ce sont les faibles, la masse des gens, qui établissent les lois, j'en suis sûr. C'est donc en fonction d'eux-mêmes et de leur intérêt personnel que les faibles font les lois, qu'ils attribuent des louanges, qu'ils répartissent des blâmes ⁸⁴. Ils veulent faire peur aux hommes plus forts : qu'eux et qui peuvent leur être supérieurs. C'est pour empêcher que ces hommes ne leur soient supérieurs qu'ils disent qu'il est vilain, qu'il est injuste, d'avoir plus que les autres et que l'injustice consiste justement à vouloir avoir plus. Car, ce qui plaît aux faibles, c'est d'avoir l'air d'être égaux à de tels hommes, alors qu'ils leur sont inférieurs.

Et quand on dit qu'il est injuste, qu'il est vilain, de vouloir avoir plus que la plupart des gens, on s'exprime en se référant à la loi ⁸⁵. Or, au contraire, il est

évident, selon moi, que la justice consiste en ce que ^d le meilleur ait plus que le moins bon et le plus fort plus que le moins fort. Partout il en est ainsi, c'est ce que la nature enseigne, chez toutes les espèces animales, chez toutes les races humaines et dans toutes les cités ⁸⁶ ! Si le plus fort domine le moins fort et s'il est supérieur à lui, c'est là le signe que c'est juste.

De quelle justice Xerxès s'est-il servi lorsque avec son armée il attaqua la Grèce ⁸⁷, ou son père quand ce dernier fit la guerre aux Scythes ⁸⁸ ? et encore, ^e ce sont là deux cas parmi des milliers d'autres à citer ! Eh bien, Xerxès et son père ont agi, j'en suis sûr, conformément à la nature du droit — c'est-à-dire conformément à la loi, oui, par Zeus, à la loi de la nature —, mais ils n'ont certainement pas agi en respectant la loi que nous établissons, nous ! Chez nous, les êtres les meilleurs et les plus forts, nous commençons à les façonner, dès leur plus jeune âge, comme on fait pour dompter les lions ⁸⁹ ; avec nos formules magiques et nos tours de passe-passe, nous en faisons des esclaves, ^a en leur répétant qu'il faut être égal aux autres et que l'égalité est ce qui est beau et juste ⁹⁰. Mais, j'en suis sûr, s'il arrivait qu'un homme eût la nature qu'il faut pour secouer tout ce fatras, le réduire en miettes et s'en délivrer, si cet homme pouvait fouler aux pieds nos grimoires, nos tours de magie, nos enchantements, et aussi toutes nos lois qui sont contraires à la nature — si cet homme, qui était un esclave, se redressait et nous apparaissait comme un maître, alors, à ce moment-là, le droit de la nature brillerait de tout son éclat. ^b — Pindare d'ailleurs, j'en ai bien l'impression, exprime les mêmes idées que moi dans l'ode où il parle de « la loi, reine du monde, des êtres mortels et des dieux immortels » ; et, justement, cette loi, dit-il, « conduit le monde d'une main souveraine, pour justifier la plus extrême violence ; j'en veux pour preuve les travaux d'Héraclès : sans rien payer ⁹¹... » — c'est à peu près ce qu'il dit, je ne connais pas l'ode par cœur — ; en tout cas, il dit

qu'Héraclès a pris avec lui les bœufs de Géryon, sans avoir payé Géryon, sans que celui-ci, non plus, lui en ait fait cadeau⁷², certain que c'est bien là le droit de la nature, ° que les bœufs et tous les autres biens des êtres inférieurs et plus faibles appartiennent en entier à l'homme qui leur est supérieur en force et en qualité.

C'est la vérité que je te dis, et tu le comprendras si tu abandonnes enfin la philosophie pour aborder de plus grandes questions. La philosophie, oui, bien sûr, Socrate, c'est une chose charmante, à condition de s'y attacher modérément, quand on est jeune ; mais si l'on passe plus de temps qu'il ne faut à philosopher, c'est une ruine pour l'homme⁷³. Aussi doué qu'on soit, si l'on continue à faire de la philosophie, alors qu'on en a passé l'âge, on devient obligatoirement ignorant de tout ce qu'on doit connaître^d pour être un homme de bien, un homme bien vu. Pourquoi ? Parce que petit à petit on devient ignorant des lois en vigueur dans sa propre cité, on ne connaît plus les formules dont les hommes doivent se servir pour traiter entre eux et pouvoir conclure des affaires privées et des contrats publics⁷⁴, on n'a plus l'expérience des plaisirs et passions humaines, enfin, pour le dire en un mot, on ne sait plus du tout ce que sont les façons de vivre des hommes. Et s'il arrive qu'on soit impliqué dans une affaire privée ou publique, on s'y rend ridicule, ° comme sont ridicules à leur tour, j'imagine, les policiers qui se trouvent pris dans vos discussions et arguments.

En fait, c'est ce que dit Euripide : « une lumière brille pour chacun des êtres, qui s'élançe vers elle ; là, il donne le meilleur de ses jours ; là, il est au meilleur de lui-même⁷⁵ ». ° Donc, ce qu'on a en soi de minable, on l'évite et on l'injurie, tandis que le reste, on le loue, avec quelque indulgence pour soi-même, et en estimant que comme cela on fait son propre éloge.

Alors, la plus juste conduite à avoir, à mon sens, est de faire les deux : faire de la philosophie, c'est un

bien, aussi longtemps qu'il s'agit de s'y former⁷⁶ ; oui, philosopher, quand on est adolescent, ce n'est pas une vilaine chose, mais quand un homme, déjà assez avancé en âge, en est encore à philosopher, cela devient, Socrate, une chose ridicule. ° Aussi, quand je me trouve, Socrate, en face d'hommes qui philosophaient, j'éprouve exactement le même sentiment qu'en face de gens qui babillent et qui s'expriment comme des enfants. Oui, quand je vois un enfant, qui a encore l'âge de parler comme cela, en babillant avec une petite voix, cela me fait plaisir, c'est charmant, on y reconnaît l'enfant d'un homme libre, car cette façon de parler convient tout à fait à son âge. En revanche, quand j'entends un petit enfant s'exprimer avec neteté, je trouve cela choquant, c'est une façon de parler qui me fait mal aux oreilles et qui est, pour moi, la marque d'une condition d'esclave⁷⁷. De même, si j'entends un homme qui babille ° et si je le vois jouer comme un enfant, c'est ridicule, c'est indigne d'un homme et cela mérite des coups !

Or, c'est exactement la même chose que j'éprouve en face de gens qui philosophaient. Quand je vois un jeune, un adolescent, qui fait de la philosophie, je suis content, j'ai l'impression que cela convient à son âge, je me dis que c'est le signe d'un homme libre. Et, au contraire, le jeune homme qui ne fait pas de philosophie, pour moi, n'est pas de condition libre et ne sera jamais digne d'aucune belle et noble entreprise⁷⁸. Mais, si c'est un homme d'un certain âge^d que je vois en train de faire de la philosophie, un homme qui n'arrive pas à s'en débarrasser, à mon avis, Socrate, cet homme-là ne mérite plus que des coups. C'est ce que je disais tout à l'heure : cet homme, aussi doué soit-il, ne pourra jamais être autre chose qu'un sous-homme, qui cherche à fuir le centre de la Cité, la place des débats publics, « là où, dit le poète, les hommes se rendent remarquables⁷⁹ ». Oui, un homme

comme cela s'en trouve écarté pour tout le reste de sa vie, une vie qu'il passera à chuchoter dans son coin avec trois ou quatre jeunes gens ¹⁰⁰, sans jamais proférer la moindre parole libre, décisive, efficace.

Moi, Socrate, j'ai assez d'amitié pour toi. Il y a donc des chances que j'éprouve en ce moment ce que le Zéthos d'Euripide éprouve en face d'Amphion, dans cette pièce que j'ai déjà citée. Le fait est que j'en viens à te faire les mêmes reproches que Zéthos à son frère, Amphion : « non, tu ne t'intéresses pas, Socrate, à ce qui doit être ton intérêt ; aussi noble que soit la nature de ton âme, tu la pervertis sous une apparence puérile ; ^a tu serais incapable, s'il fallait prendre une décision de justice, de proposer une raison légitime, de saisir ce qui est probable, ce qui est plausible, de prendre courageusement la moindre résolution qui aille dans l'intérêt d'autrui ¹⁰¹ ». Tout de même, mon cher Socrate — tu vois, tu ne m'énerves pas du tout, regarde comme je te parle gentiment —, à ton avis, n'est-ce pas une vilaine chose de se trouver dans cette situation misérable ? Eh bien, c'est elle que connais-sent, j'en suis sûr, les gens qui s'obstinent à pousser plus loin qu'il ne faut l'étude de la philosophie !

Car, maintenant, si l'on t'arrêtait, toi ou quelqu'un comme toi, si l'on te jetait en prison, accusé d'avoir commis une injustice que tu n'as pas commise, ^b sais-tu bien que tu serais incapable de te tirer toi-même d'affaire, tu serais pris de vertige, tu resterais la bouche ouverte faute de savoir ce que tu pourrais bien dire ¹⁰², et si on te traduisait devant un tribunal, victime d'un accusateur minable et malhonnête, on te condamnerait à mort pour peu que ton accusateur ait la moindre envie que tu meures.

Alors, dis-moi quelle est cette étrange sagesse, Socrate, « quel est cet art qui s'applique à une nature douée et la rend pire qu'avant », hors d'état de se porter secours à elle-même ni de tirer personne, elle-même ou une autre, saine et sauve des plus graves

dangers ? Quel est donc cet art qui fait d'un être doué un homme que ses ennemis peuvent dépouiller de toute sa fortune, ^c un homme qui vit, privé d'estime, dans sa propre cité ? Un tel homme, même si c'est un peu dur à dire, on a le droit de lui taper sur la tête, impunément ¹⁰³ !

Allez, mon bon, laisse-toi convaincre par moi, « achève tes discussions et réfutations, exerce-toi à la musique des affaires humaines, entraîne-toi aussi à avoir l'air d'un sage, et laisse à d'autres ces finasseries — délirées ou paroles creuses — à cause desquelles tu finiras par habiter une maison vide. Ne prends pas pour modèles ces philosophes qui font des réfutations dérisoires, ^d mais imite les citoyens qui ont une vie de qualité, une excellente réputation et jouissent de tous les autres bienfaits de l'existence ¹⁰⁴ ».

SOCRATE

Si par hasard mon âme était en or, Calliclès, peux-tu imaginer comme je serais heureux de trouver une de ces pierres de touche qui servent à contrôler l'or ¹⁰⁵ ! Oui, une pierre de la meilleure espèce, que j'appliquerais sur mon âme. Et si cette pierre de touche se trouvait d'accord avec moi pour dire que mon âme a été bien soignée, alors, ne serais-je pas sûr, enfin, que l'état de mon âme est satisfaisant et que je n'ai pas besoin de subir un autre contrôle ?

CALLICLÈS

Puis-je savoir pourquoi tu me demandes cela, ^e Socrate ?

SOCRATE

Je vais te le dire ; en fait, je crois qu'en te rencontrant je suis tombé sur cette pierre de touche ! un vrai cadeau des dieux ¹⁰⁶ !

CALLICLÈS

Que veux-tu dire ?